

**Anne-Sophie Moszkowicz**

## **A l'unisson**

Toujours, mon cœur se serre à son approche.

Le grand Hôtel de Ville, les couleurs éclatantes de Beaubourg, les musiques des manèges, la Place des Vosges et déjà la Bastille, au loin... Les alentours ne manquent pas de distraction. Partout, l'effervescence, et ce que Paris a de plus intense. Pourtant, c'est vers elle seule que tout mon être est aspiré : la rue des Rosiers.

Dès que la bouche du métro Saint-Paul me rejette à la surface, l'atteindre devient mon unique but. Je sens une fièvre monter en moi, devenant plus intense à mesure que je sillonne le quartier. Il faut s'y perdre avant de la trouver. Un instant, j'hésite, je doute de mon orientation. Les ruelles se ressemblent et s'emmêlent, leurs noms de théâtre plantent le décor: Roi de Sicile, Vieille du Temple, Francs Bourgeois, Blancs Manteaux... Je la sens frémir, toute proche. Mon pas s'accélère jusqu'à ce qu'elle apparaisse.

Enfin, la voici. Elle éclot entre deux façades, et le temps ralentit. Il y a comme une suspension dans l'air tandis que l'on s'engouffre, presque timide, et que les effluves de pains et de salades cuites nous cueillent au passage. Les mondes et les cultures s'interpellent et se répondent, les strudels polonais et les oreillettes d'Algérie, la cannelle et le miel. La capitulation opère autour d'un fallafel luisant que l'on dévore en plein soleil

en pensant à quelques cousins habitant là-bas, ce pays dont on ose à peine prononcer le nom. *Tiens, il faudra aller les voir...*

Une mitraille et des papillotes passent. On serait presque déjà avec eux.

Les vents contraires s'accordent, soufflent le chaud et le froid sur le territoire des émotions. Il n'y a plus ni espace ni époque. En vitrine, se succèdent les spécialités de nos grands-mères et les fripes à la dernière mode. Le présent résiste et puis cède. Ce que nous taisons ailleurs ressurgit ici, comme si nos racines étaient enfin libres de retentir. Nous avons cru nos souvenirs d'enfance singuliers, voici que d'autres les partagent. La rue des Rosiers baigne nos petits bonheurs et nos traditions ancestrales, nos blessures et nos chagrins communs, ces particularismes qui nous relient. Les ombres d'hier croisent les badauds d'aujourd'hui, leurs joies et leurs drames planent au-dessus de nos têtes. Les murs n'ont rien oublié des rires et des canons. L'instant est à la fois insouciant et solennel, grave et léger, et nous le ressentons tous autant que nous sommes : enfants, parents et grands-parents, ashkénazes et séfarades, Juifs d'ici et d'ailleurs, passants de toutes origines, de toutes les étoiles du monde entier.

Une alchimie particulière nous enveloppe, qui disparaît au croisement suivant. Peu importe. Le temps d'une balade, c'est comme si nous marchions la tête un peu plus haute. À la fois typique et multiple, exotique et familier, ce lieu de pèlerinage résonne en chacun de nous, émerveillé de retrouver ici un livre, là une douceur, plus loin une Hannoukia. Et nous voici heureux de constater que ni les guerres ni les exils n'ont pu faire disparaître tous ces trésors. Éternel retour.

La rue des Rosiers est le haut lieu de la filiation du souvenir. Ici, ce sont toutes ces choses impalpables et partagées

*Paroles de la rue des Rosiers II*

qui vont et viennent librement. Les saveurs et les odeurs, les mots oubliés et les non-dits, les individus et les nations. Tous se retrouvent là, le long de cette rue. Les souvenirs se faufilent dans ce corridor où la mémoire individuelle rencontre la collective. C'est cette rencontre que nous recherchons tous en venant ici, cette palpitation unique qui nous anime et nous guide jusque-là.

Les lieux sont les vrais gardiens du temps. La pierre sait tout de nous. Et la rue des Rosiers est celle où tout converge : notre passé et nos espérances. Le doux tempo de nos cœurs qui battent à l'unisson.